

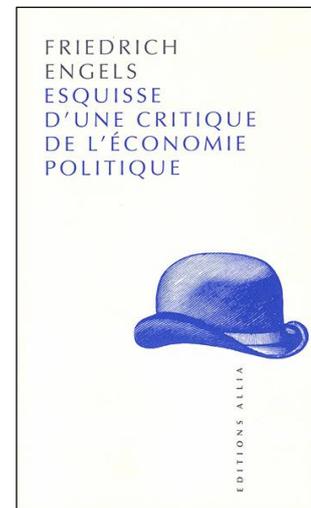
## Esquisse d'une critique de l'économie politique Friedrich Engels 1844\* (extraits)

Suivant les économistes, le coût de production d'une marchandise se compose de trois éléments: la rente foncière, tirée du sol, nécessaire à la production de la matière première; puis le capital, le bénéfice y compris, enfin le salaire du travail indispensable à la production et à la finition. Mais on voit immédiatement que capital et travail sont identiques: les économistes avouent eux-mêmes que le capital est du « travail accumulé ». Il ne nous reste donc plus que deux éléments: l'élément naturel et objectif, le sol, et l'élément humain et subjectif, le travail, qui comprend d'abord le capital, et, outre ce dernier, un troisième élément auquel ne pense pas l'économiste, j'entends l'élément intellectuel, l'invention, la pensée qui est distincte du travail simple.

Mais en quoi l'esprit d'invention importe-t-il à l'économiste? Toutes les découvertes n'ont-elles pas pris leur essor sans son aide? L'une d'elles. lui a-t-elle coûté la moindre peine? Pourquoi s'en inquiéter dans son calcul du coût de production? Pour lui, la terre, le capital, le travail sont les conditions de la richesse. Cela lui suffit. La science ne l'intéresse pas. Grâce à Berthollet, à Davy, à Liebig, à Watt, à Cartwright, etc., elle l'a comblé de présents qui augmentent la production à l'infini. En quoi cela le touche-t-il? Il est incapable d'en parler. Les progrès de la science dépassent ses chiffres. Mais qu'existe un état social conforme à la raison, exempt de cette séparation des intérêts qu'on rencontre chez les économistes, l'élément intellectuel entrera dans les éléments de la production. Il trouvera sa place dans l'économie au nombre des coûts de production. C'est une satisfaction que de savoir que le progrès de la science entraîne aussi sa récompense matérielle et qu'un seul des fruits de la science, la machine à vapeur de James Watt, dans les cinquante premières années de son existence, a rapporté davantage à l'univers que celui-ci n'a, dès l'origine, dépensé en faveur du progrès scientifique.

Deux éléments de production sont donc en présence: la nature et l'homme, et, dans ce dernier, nous distinguons encore l'activité intellectuelle et l'activité physique. Nous pouvons maintenant revenir à notre économiste et à son coût de production.

La lutte du capital contre le capital, du travail contre le travail, du sol contre le sol, rend la production fiévreuse. Tous les rapports de la nature et de la raison s'en trouvent inversés. Aucun capital ne peut soutenir la concurrence d'un autre, si son activité n'est pas portée au plus haut point. Aucun bien foncier ne peut être cultivé avec profit si sa productivité ne s'accroît pas constamment. Aucun travailleur ne



---

\* "Umriss zu einer Kritik der Nationalökonomie", *Deutsch-Französischen Jahrbüchern*, 1844. Editions Allia 1998, traduction de Kostas Papaioannou.

peut l'emporter sur ses concurrents, s'il ne consacre pas toutes ses forces au travail. En général, on ne peut se maintenir dans la lutte de la concurrence qu'au prix du maximum de l'effort, par le sacrifice de tous les buts vraiment humains. Cette tension excessive va nécessairement de pair avec l'atrophie des autres facultés. Quand les oscillations de la concurrence sont faibles, quand l'offre et la demande, la production et la consommation se balancent, ou presque, l'évolution de la production traverse nécessairement un stade particulier : la surabondance des forces productives est si grande que la majorité de la nation ne peut vivre. Le superflu fait mourir le peuple de faim. Depuis longtemps déjà, l'Angleterre se trouve dans cette situation insensée, absurde. Mais, la conséquence fatale d'une telle situation est une oscillation plus forte de la production : alors nous voyons se succéder prospérité et crise, surproduction et marasme. Jamais l'économiste n'a pu s'expliquer cette situation absurde. Il a inventé, il est vrai, la théorie de la population : elle est tout aussi folle, davantage même, que cette contradiction de la richesse et de la pauvreté. L'économiste *n'avait pas le droit* de voir la vérité, il n'avait pas le droit de voir que cette contradiction est une simple conséquence de la concurrence, car s'il la voyait, tout son système tomberait en ruines.

Pour nous, l'explication est facile. La force de production dont dispose l'humanité est immense. On peut pousser à l'infini la capacité de rendement du sol en y appliquant le capital, le travail et la science. D'après les calculs des économistes et des statisticiens les plus éminents (cf. Alison : [Principles of population](#), t. I., chap. 1 et 2), la Grande-Bretagne « surpeuplée » peut, en dix ans, être mise en état de produire suffisamment de blé pour le sextuple de sa population actuelle. Le capital s'accroît journellement ; la force de travail augmente avec la population et la science met chaque jour davantage les forces de la nature au service de l'homme. Utilisée rationnellement et au profit de tous, cette incommensurable capacité de production ne tarderait pas à réduire à un minimum le travail imparti à l'humanité. Livrée à la concurrence, elle aboutit au même résultat, mais d'une façon contradictoire.

Une partie du sol est cultivée le mieux du monde, une autre – 30 millions d'acres de bonnes terres en Irlande et en Grande-Bretagne – reste en friches. Une partie du capital circule avec une extraordinaire rapidité, l'autre dort dans les caisses. Une partie des ouvriers travaille quatorze et seize heures par jour, l'autre reste oisive, inactive et meurt de faim. Ou bien encore il n'y a plus simultanément. Aujourd'hui, le commerce est prospère, la demande est très importante, tout est en activité, le capital circule avec une rapidité merveilleuse, l'agriculture est florissante, l'ouvrier travaille à en tomber malade – demain, c'est le marasme, l'agriculture ne vous paie pas de vos peines, des espaces entiers restent en friches, le capital s'immobilise, les ouvriers n'ont pas d'emploi et tout le pays souffre de sa richesse excessive et de sa population surabondante.

L'économiste s'interdit de reconnaître l'exactitude de cette exposition. S'il le faisait, il lui faudrait, comme nous l'avons dit, abandonner tout son système fondé sur la concurrence. Il lui faudrait admettre la nullité de ses oppositions, production et consommation, population surabondante et richesse excessive. Comme ces faits ne sont pas niables, on inventa la théorie de la population pour les

mettre d'accord avec la doctrine. Ses progrès [de la science] sont aussi infinis et, du moins, aussi rapides que ceux de la population. Quels avantages l'agriculture de ce siècle ne doit-elle pas à la chimie, uniquement à deux hommes, à sir Humphrey Davy et à Justus Liebig. La science progresse au moins autant que la population.

### Critique de la théorie de la population de Malthus\*

Malthus, l'auteur de cette doctrine, soutient que la population pèse constamment sur les moyens de subsistance. A peine la production s'élève-t-elle que la population augmente dans la même proportion. Cette tendance inhérente à la population de se multiplier au-delà des ressources disponibles serait la cause de toute misère et de tout vice. S'il y a trop d'hommes, il faut s'en débarrasser d'une manière ou d'une autre, par la mort violente, ou par la faim. Or, cela fait, il se crée de nouveau une lacune, qui ne tardera pas à être de nouveau comblée par d'autres facteurs d'accroissement de la population — et c'est l'ancienne misère qui recommence. Qui plus est, ce cycle se manifeste en toutes circonstances, non seulement en plein milieu de la civilisation, mais encore dans l'état naturel ; les sauvages de Nouvelle-Hollande, qui vivent à raison d'un habitant au mille carré, souffrent autant de surpopulation que l'Angleterre.



En somme, si nous voulons être logiques, il nous faut avouer que la terre était déjà surpeuplée quand un seul homme l'habitait. Les conséquences de cette théorie sont les suivantes : comme les pauvres sont précisément les plus nombreux, il ne faut rien faire pour eux, si ce n'est de leur faciliter autant que possible la mort par inanition, de les convaincre que cet état de choses ne peut être changé, et que pour toute leur classe il n'est d'autre salut qu'une reproduction aussi limitée que possible. Si ce n'est pas réalisable, il est toujours loisible à l'Etat d'organiser un service public chargé de mettre à mort sans douleur les enfants des pauvres, comme l'a proposé « Marcus<sup>1</sup> ».

Ainsi, chaque famille ouvrière serait autorisée à avoir deux enfants et demi, mais tous ceux qui viendraient en plus devraient être tués sans douleur. Faire l'aumône serait un délit, parce qu'elle encouragerait la croissance d'une population surnuméraire. Il serait très avantageux de faire passer la pauvreté pour un crime et de convertir les maisons de travail (workhouses) des pauvres en des établissements pénitentiaires, comme cela se fait déjà en Angleterre, avec la nouvelle loi « libérale » sur les pauvres. Il est vrai que cette théorie cadre très mal avec l'enseignement de la Bible sur la perfection de Dieu et de sa création, mais «

---

\* cette partie reprend la traduction de Roger Dangeville dans [Critique de Malthus](#), François Maspero, 1978.

<sup>1</sup> Marcus est le pseudonyme d'un auteur anglais qui publia en 1838 un pamphlet intitulé [On the Possibility of Limiting Populousness](#), dans lequel les idées de Malthus étaient poussées à leur paroxysme.

c'est une mauvaise réfutation que d'opposer la Bible à des faits » !

Faut-il exposer avec plus de détails encore cette infâme et vile doctrine, ce blasphème abominable contre l'homme et la nature, et considérer quelles en sont ses conséquences supplémentaires ? Ici, l'immoralité des économistes atteint son paroxysme. Que sont toutes les guerres et les horreurs du système du monopole en regard de cette théorie ? Or c'est elle précisément qui est la clé de voûte de tout le système libéral, de la liberté de commerce et de l'industrie. Sa chute entraînerait celle de tout l'édifice. Dès lors qu'il est établi que la concurrence est la cause de la misère, de la pauvreté et du crime, qui donc oserait se hasarder à dire un mot pour la défendre ?

Dans l'ouvrage mentionné ci-dessus, Alison\* a ébranlé la théorie de Malthus, en appelant à la capacité productive de la terre, et en opposant au principe malthusien le fait que chaque adulte est en mesure de produire plus qu'il ne peut consommer. C'est un fait sans lequel l'humanité ne pourrait s'accroître, voire subsister — sinon comment pourrait bien vivre la génération montante ?

Mais Alison ne va pas au fond des choses, et c'est pourquoi, en fin de compte, il revient à la même conclusion que Malthus. Il démontre, certes, que le principe de Malthus est faux, mais il est incapable de réfuter les faits qui ont conduit celui-ci à son principe.

Si Malthus n'avait pas eu une vision aussi unilatérale des choses, il aurait sans doute observé que la population ou la main-d'œuvre en surnombre est toujours liée à une surabondance de richesses, un excédent de capital et une propriété foncière pléthorique. La force de travail n'est trop nombreuse que là où, en général, les forces de production sont trop grandes. La situation de chaque pays surpeuplé — de l'Angleterre notamment, à l'époque où Malthus se mit à écrire — le démontre à ne pas s'y tromper. Tels étaient les faits que Malthus eût dû considérer dans leur ensemble, et cette expérience l'aurait conduit à la juste conclusion. Au lieu de cela, il extrait un seul de ces faits et néglige tous les autres sans s'en préoccuper — et il aboutit à son absurde conclusion.

La deuxième erreur qu'il commit, ce fut de confondre les moyens de subsistance avec les moyens de l'emploi des travailleurs. Il est vrai que la population pèse de nos jours sur les moyens de l'emploi, que le nombre des hommes qui sont engendrés est réglé par celui de ceux qui peuvent être employés ; bref, que la production de forces de travail a été déterminée jusqu'ici par les lois de la concurrence et se trouve donc soumise aux crises périodiques et autres fluctuations économiques. La constatation de ces faits doit être portée au crédit de Malthus. Mais les moyens d'emploi sont tout autre chose que les moyens de subsistance. Les moyens d'emploi se développent seulement comme résultat

---

\* Archibald Alison, *Principles of Population, and their Connection with Human Happiness*, 1840.

dernier de la croissance des capacités industrielles des machines et du capital, tandis que les moyens de subsistance s'accroissent dès lors que l'on se met à augmenter les forces productives qui les fabriquent. Une nouvelle contradiction surgit ici dans l'économie. La demande chère aux économistes n'est pas la véritable demande, ce qu'ils appellent consommation est tout artificiel. Pour l'économiste, il n'y a que ceux qui peuvent offrir un équivalent en échange de ce qu'ils reçoivent qui sont de véritables demandeurs, des consommateurs réels. Cependant, si c'est un fait que tout adulte produit plus qu'il ne peut consommer lui-même, que les enfants sont comme les arbres, qui apportent en retour bien plus que ce que l'on a placé en eux — et ce sont assurément là des faits solides —, on est fondé à croire que chaque ouvrier devrait pouvoir produire bien plus qu'il ne lui en faut, si bien que la communauté devrait être ravie de lui fournir tout ce dont il a besoin. Ainsi, on pourrait imaginer qu'une grande famille serait un don précieux pour la communauté. Mais les économistes, avec leur point de vue grossier, ne connaissent pas d'autre équivalent que celui qu'on leur paie en argent sonnante et trébuchant. Ils sont si empêtrés dans leurs contradictions que les faits les plus frappants ne les touchent pas plus que les principes les plus scientifiques.

On peut fort bien briser cette contradiction, tout simplement en la résolvant — en faisant fusionner les intérêts qui sont aujourd'hui en conflit entre eux, on détruit l'antagonisme entre surpopulation, d'un côté, et surabondance de richesses, de l'autre. Ainsi disparaîtrait ce phénomène prodigieux — plus surprenant même que tous les miracles de toutes les religions réunies —, le fait qu'une nation doive mourir de faim devant ses vaines richesses et la surabondance de ses biens. Et du même coup en fermera la bouche de ceux qui affirment que la terre n'est pas capable de nourrir l'humanité. Cette assertion relève bel et bien de la plus haute sagesse de l'économie chrétienne. Or, que notre économie soit essentiellement chrétienne, c'est ce que je pourrai démontrer pour chacune de ses propositions et de ses catégories, et je ne manquerai pas de le faire à l'occasion. La théorie malthusienne n'est que l'expression économique du dogme religieux qui oppose l'esprit à la nature et aboutit à la corruption de l'un et de l'autre.

J'espère avoir démontré, dans la sphère économique aussi, toute l'inanité de cette contradiction, qui a été dissoute depuis longtemps dans le domaine de la religion. Au reste, je dénie tout sérieux à la théorie malthusienne tant que l'on n'aura pas commencé à m'expliquer, sur la base de cette théorie elle-même, comment l'excédent de richesses peut faire mourir de faim un peuple et comment cela peut être mis en accord avec la raison.

La théorie malthusienne n'est, au demeurant, qu'une transition nécessaire qui nous a porté infiniment plus loin. Grâce à elle, comme aussi grâce à l'économie politique en général, notre attention a été tournée vers tout ce que la terre et l'humanité renferment de puissances productives — avec cette conséquence : nous sommes guéris pour toujours de la peur de la surpopulation après avoir triomphé du désespoir des économistes. C'est d'elle que nous tirons les arguments économiques les plus puissants en faveur d'une organisation nouvelle de la société.

Même si Malthus avait parfaitement raison, ce ne serait qu'un motif supplémentaire pour entreprendre aussitôt cette révolution, parce qu'elle seule pourrait donner aux masses les capacités morales nécessaires à une limitation de leur instinct de reproduction, que Malthus a présentées comme le remède le plus efficace et le plus simple contre la surpopulation. Cette théorie de la population a révélé l'extrême avilissement de l'humanité, en raison de sa sujétion aux conditions de la concurrence. Elle nous a montré qu'en dernière analyse la propriété privée fait de l'homme une marchandise, dont la production, ou la destruction, dépend uniquement de la demande, et que le système de la concurrence a immolé des millions d'hommes et continue de le faire chaque jour. Tout cela, nous l'avons vu, et c'est ce qui nous incite à vouloir abolir cet abaissement de l'homme, en supprimant la propriété privée, la concurrence et le conflit des intérêts.

Cependant, afin d'enlever toute base à la crainte universelle de la surpopulation, revenons une fois de plus au rapport entre les forces productives et la population. Malthus part d'un calcul sur lequel repose tout son système. A l'en croire, la population augmente en progression géométrique :  $1 + 2 + 4 + 8 + 16 + 32$ , etc., et la force productive de la terre en progression arithmétique :  $1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6$ . La différence saute aux yeux : elle est terrifiante. Mais est-ce juste ? Qui donc a jamais prouvé que le rendement de la terre augmentait en progression arithmétique ? La superficie du sol est limitée. C'est exact. Mais la force de travail applicable à cet espace croît en même temps que la population. Admettons même que l'accroissement du rendement ainsi obtenu ne soit pas proportionnel à celui des forces du travail. Il reste alors encore un troisième élément, qui cependant ne compte pour rien aux yeux des économistes : la science, dont les progrès sont infinis et au moins aussi rapides que ceux de la population. Quels progrès l'agriculture de ce siècle ne doit-elle pas à la seule chimie, voire uniquement à deux hommes — Sir Humphrey Davy et Justus Liebig ? Or la science s'accroît au moins aussi vite que la population, celle-ci progressant par rapport à la génération précédente. La science, elle, progresse en fonction de la masse des connaissances que lui ont transmises toutes les générations antérieures. Dans les conditions les plus ordinaires, elle suivrait donc également une progression géométrique. Or qu'est-ce qui est impossible à la science ?

Quoi qu'il en soit, il est absurde de parler de surpopulation tant que « la vallée du Mississippi, à elle toute seule, renferme assez de terres en friche pour que l'on puisse y installer toute la population de l'Europe<sup>2</sup> » ; tant qu'un tiers de la terre seulement est estimé avoir été mis en culture et que la production de ce tiers peut être augmentée de six fois, et plus, par simple application d'amendements qui nous sont déjà familiers.

---

<sup>2</sup> La citation est extraite de l'ouvrage susmentionné d'Alison, vol. 1, p. 548.

